

La transmission des savoir-faire céramique et métallurgique le Cameroun central. Analyse des leviers du maintien des identités culturelles en Afrique

Ruth WAFANG¹

Résumé

Les recherches ethnographiques et historiques sur les systèmes techniques de production des biens culturels africains font état de l'existence d'un réservoir colossal d'éléments spirituels, lesquelles rendent aisée la lecture de l'organisation socioculturelle des sociétés étudiées. L'exemple de la documentation des chaînes opératoires céramiques et métallurgiques du Pays *Tikar* dans le Cameroun central, montre que ces deux métiers étaient discriminants et fortement ritualisés, permettant ainsi de reconnaître la place des hommes, des femmes ou des objets au sein de la communauté. Les exemples sont multiples dans le nord-Cameroun et dans plusieurs pays du continent. Il faut donc voir la culture des groupes et les biens matériels qu'ils produisent comme se reposant sur une dimension immatérielle, laquelle assure la pérennité et la singularité, bref l'identité de ces groupes. Or, les mutations socioéconomiques émergentes, qui soutiennent une certaine liberté dans l'exercice des métiers, choisis à travers l'école, tendent à constituer un obstacle au maintien de cette identité, dans un contexte où la structure sociale initial se dégrade progressivement. En analysant les règles et la symbolique qui existent dans la transmission et la pratique des savoir-faire céramique et métallurgique, choisis à titre d'exemple dans cette réflexion, l'on analyse premièrement comment elles constituent le socle permanent sur lequel repose la structure de la société. L'on pourrait ensuite questionner les possibilités d'un rééquilibrage, visant la prégnance de ces valeurs et normes endogènes dans les actions actuelles de développement.

Mots clés : culture immatérielle, organisation socioculturelle, industrie céramique, industrie métallurgique, aire culturelle *Tikar*.

Abstract

Ethnographic and historical research on the technical systems of production of African cultural goods, shows the existence of a colossal reservoir of spiritual elements, which make it easy to read the socio-cultural organisation of the societies studied. The example of the documentation of the ceramic and metallurgical work chains of the Tikar Country in central Cameroon shows that these two trades were discriminating and strongly ritualised, thus allowing the recognition of the place of men, women or objects within the community. There are many examples in North Cameroon and in several countries on the continent. The culture of groups and the material goods they produce must therefore be seen as resting on an immaterial dimension, which ensures the durability and uniqueness, in short the identity of these groups. However, the emerging socio-economic changes, which support a certain freedom in the exercise of professions, chosen through the school, tend to constitute an obstacle to the maintenance of this identity, in a context where the grasp of the initial social functioning is progressively deteriorating. By looking again at the rules and symbolism highlighted in the transmission and practice of ceramic and metallurgical skills, chosen as examples in this reflection, we analyse firstly how they constitute the

¹Université de Yaoundé I, Cameroun, Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines, Département des Arts et archéologie, wafar94@yahoo.com.

permanent foundation on which the structure of society rests. We could then question the possibilities of a rebalancing, aiming at the prominence of these endogenous values and norms in the current development actions.

Key words : immaterial culture, socio-cultural organisation, ceramic industry, metallurgical industry, Tikar cultural area.

Introduction

Depuis la fin du XIX^e siècle, l'on constate que l'organisation politique et culturelle en Afrique a subi une dégradation par rapport à sa configuration initiale. La gestion des groupes humains, des espaces et la prise des décisions était jadis assurée par les chefferies. Depuis bientôt un siècle, elle est passée à une administration régie par les gouvernements, suivant le modèle occidental. L'éducation des communautés par la transmission des savoir-être, savoir-vivre et savoir-faire, anciennement assurée par les entités endogènes de rangs distincts serait ainsi confiée aux mains d'acteurs politiques, désormais garants des valeurs et du bien-être de ces communautés. L'on doit y voir, cependant, l'implication des puissances coloniales dont la collaboration avec les pays africains a impulsé un remodelage de l'éducation et de l'acquisition des connaissances. La transmission de ces connaissances calquées sur le système étranger, aux seins d'établissements règlementés à l'occidental, semble supplanter les modèles endogènes dont l'application exposait les caractéristiques culturelles des sociétés qui les ont générées. Quelques précisions conceptuelles devront dans un premier temps permettre d'élucider la problématique qui se pose dans cette réflexion. Ensuite, deux exemples tirés de la transmission des savoir-faire dans l'aire culturelle *Tikar*, dans le Cameroun central, mèneront à questionner les possibilités ou les impossibilités d'une implication, d'une collaboration ou d'une conciliation de deux modes d'acquisition/transmission de connaissances au sein d'une société visant le développement dans le maintien de son identité culturelle.

1- Précisions conceptuelles et problématique

En reprenant une pensée forte de Joseph Ki-Zerbo sur l'éducation en Afrique, I. Yaméogo (2021, p 96) relie la qualité des hommes et des sociétés, à la qualité de leurs systèmes éducatifs, ainsi qu'au niveau d'abnégation de la communauté pour la question éducative. Ainsi, l'éducation, laquelle englobe la transmission et l'acquisition des connaissances de toutes sortes, constituent le levier principal du développement et de la distinction de chaque entité culturelle. De nombreux pays en Afrique ont élaboré des stratégies de développement en divers points, parmi lesquels le culturel occupe une place de choix. En planifiant le développement du Cameroun à l'horizon 2030 (SND 30, 2020, p. 106) sur les plans économique, politique et social, l'on entendait, d'ici à cette date, avoir aussi donné toutes les possibilités aux collectivités locales décentralisées et

aux chercheurs, de propulser les connaissances et savoir-faire endogènes vers un rayonnement à l'échelle nationale internationale. Ce faisant, pourrait-on véritablement implémenter le développement global et non pas seulement culturel d'un continent ou d'un pays, faisant fi de ses conceptions idéologiques ? Nous parlons notamment de la culture immatérielle, et pour reprendre Edward B. Tylor (cité par J. Lombard, 1998, p. 36), de cet ensemble comprenant les us et coutumes, les croyances, les aptitudes et les habitudes, lesquelles permettent de lire l'organisation sociale et d'identifier les sociétés, les unes par rapport aux autres. Parler d'un développement incluant le maintien de l'identité questionne aussi la nature des différents acteurs dans l'acquisition ou la transmission des savoirs et des compétences. En effet, avant le contact avec l'occident ou les écoles modernes de formation en ingénierie céramique ou métallurgique, pour rester dans le cadre des exemples choisis, la transmission des connaissances dans ces industries était l'apanage des femmes ou des hommes, des grand-mères ou des grands-pères, en fonction des groupes ethniques et même des étapes de la chaîne opératoire ou encore des biens matériels devant être obtenus. Or, de nos jours, la formation est assurée par des enseignants ayant appris ailleurs, suivant des techniques autres, aboutissant à des résultats systématiquement autres et déphasés, rompant ainsi avec ce qui est prétendu être cher, local, fragile et nécessitant une certaine conservation. Le problème qui se pose ici est celui de l'évaluation des modèles endogènes de transmission des connaissances par les acteurs endogènes, si cela est possible, dans le processus de développement et de rayonnement local, national et international.

2- Analyse de la transmission des savoir-faire céramiques et métallurgiques dans le Cameroun central : les acteurs et les contenus

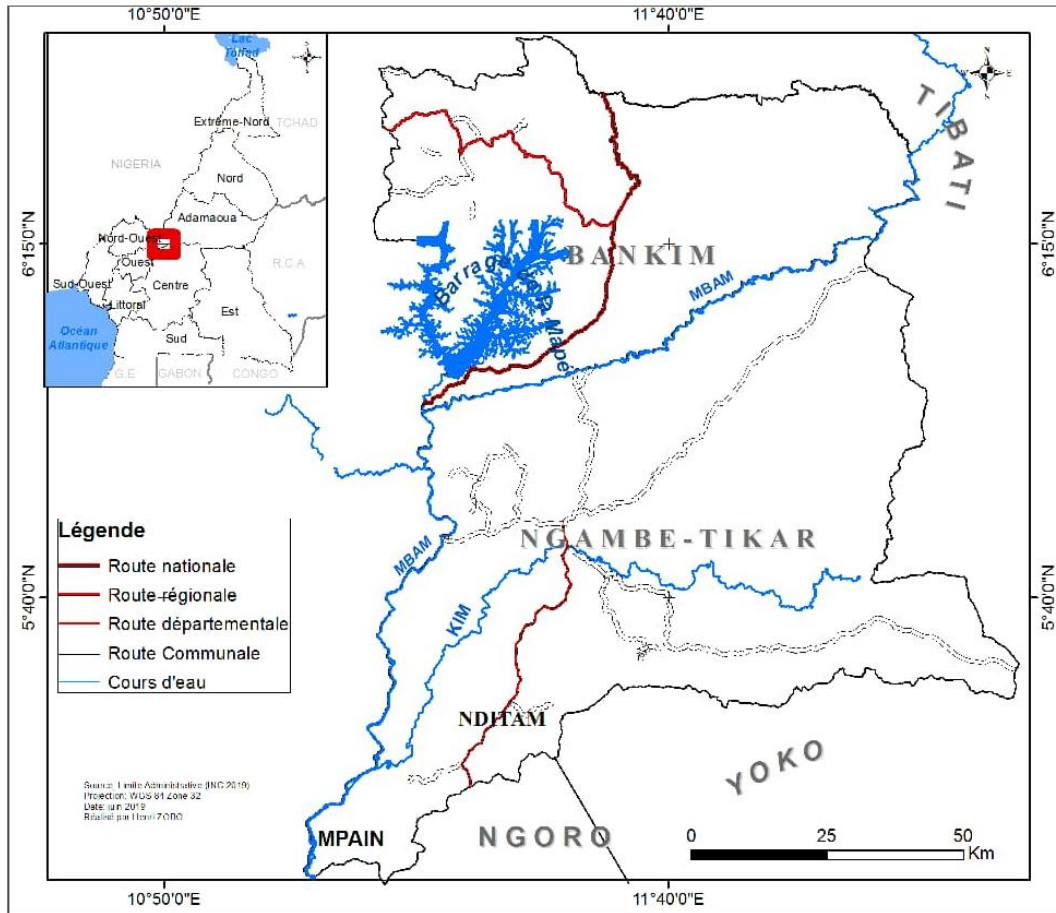
Dans le Cameroun central, on distingue l'aire culturelle Tikar (Carte 1), dans laquelle les activités céramique et métallurgique sont pratiquées suivant le respect des normes et des valeurs des groupes en présence. Ce respect est déterminant pour la prospérité de ces entreprises locales et pour la stabilité de la société.

2.1. Présentation de la zone d'étude

Dans le Cameroun central, les géographes localisent la région d'étude encore appelée « Plaine Tikar » ou « aire culturelle Tikar », entre 3°30' et 6°30' de latitude Nord et 10°50' et 15°30' de longitude Est (J. Youta Happi, 1998, p. 10). Elle est une zone de contact entre la forêt et la savane, encore appelée mosaïque, ou écotone forêt-savane dans laquelle la forêt se trouve transpercée, fragmentée et dentelée par la savane. Elle s'étend sur environ 150 000 km² et correspond à un rectangle de 500 km de longueur et 300 km de largeur (R. Letouzey, 1968, p. 205 ; J. Youta Happi, 1998, p. 11). Cette région réunit plusieurs groupes ethniques, parmi lesquels les Tikar plus nombreux (E. Dounias, 2000, p. 4 ; M. Elouga, 2004, p. 2) et on y rencontre aussi les *Mambila*, les

Yamba, les *Kwanja*, les peuls et les *Gbaya*, pratiquant les activités céramiques et métallurgiques.

Carte 1 : L'aire culturelle *Tikar* dans le Cameroun central



Henri ZOBO, INC- Ilove geomatic, Juin 2020.

Le Cameroun central est arrosé par la rivière Mbam, un affluent du fleuve Sanaga. La végétation est représentée par un écosystème abritant une diversité de ressources tels que l'azobé (*Lophira alata*), L'abachi (*Triplochiton sceroxylon*), le fraké aussi appelé le Limba (*Terminalia superba*), le robinier faux-acacia ou bois jaune dur (*Robinia pseudoacacia*), l'acajou, l'aiélé (*Canarium schferwurfurti*), l'ilomba (*Pycnanthus angolensis*), le bridélia (*Bridelia ferruginea benth*) et le Tali (*Eurytropheum suaveolens*) (E. Dounias, 2000, p. 12 ; J.Youta Happi,1998, p. 14). La région donne l'impression d'une cuvette à l'intérieur de laquelle l'humidité est plus forte en relation

avec le rythme des moussons du golfe de Guinée. La pédologie est caractérisée par des sols de texture et de profondeurs différentes. La succession des saisons sèches et pluvieuses a donné des sols ferrugineux et ferrallitiques, peu fertiles, limoneux et argilo sableux par endroit (<https://www.mongosukulu.hydrographieducamerou.org/>).

L'essentiel des activités contemporaines est représenté par l'agriculture, la pêche et le commerce, prospérant au détriment des métiers tels que la poterie ou la métallurgie du fer et bronze, ayant marqué l'histoire et la construction de la société *Tikar*. Les preuves de ces anciennes activités abondent dans les sites abandonnés, riches en dépôts céramique ainsi qu'en restes de fourneaux, tuyères et scories.

La méthodologie suivie sur le terrain a reposé sur l'approche ethnographique ayant consisté premièrement en un recensement des artisans-potiers et métallurgistes. L'organisation des séances de travail avec eux, avec l'observation directe dans le but de capitaliser les informations sur la chaîne opératoire et le système de croyance lié à leur activité, a permis de réaliser que les savoirs, savoir-être et savoir-faire africains constituent des leviers de développement détenus par les artisans eux-mêmes. Les récentes descentes sur les sites « modernes » c'est à dire les centres de formation, les structures de production, couplés aux données de l'actualité nationale en matière d'exploitation et de gestion des ressources minières aboutissent à des comparaisons significatives.

2.2. La production céramique

Cette technologie endogène qui consiste à transformer les terres argileuses pour obtenir des objets de formes diverses est pratiquée par les groupes ethniques *Kwanja*, *Mambila*, *Tikar* et *Yamba*, occupant la région. Elle est transmise par les détenteurs du savoir-faire, suivant six modèles regroupés en deux catégories, notamment la transmission ou le transfert par une femme et la transmission par un homme.

La première catégorie concerne le transfert des habitudes liées à la production céramique, de la mère génitrice à sa fille, modèle le plus dominant, car répandu chez tous les groupes *Mambila* et quelques groupes *Yamba*. Le transfert de la grand-mère paternelle ou maternelle à sa petite-fille, est en vigueur au sein des groupes *Yamba*, les conditions de vie et le lieu de vie de la jeune enfant, pouvant déterminer de qui, pourrait-elle acquérir les connaissances. Il est d'ailleurs courant de voir, au sein des collectivités locales, des enfants qui vivent, ou ont vécu chez leurs grands-parents. Que l'artisane ait donc appris à travailler auprès de sa mère ou de sa grand-mère maternelle ou paternelle, cela ne représente aucune anomalie, puisque celle qui transmet est une mère, une femme. Dans certains cas, l'héritage peut être transmis de la belle-sœur à la jeune femme, celle-ci étant venue en mariage, ayant peu ou n'ayant pas de notions dans la fabrication des objets céramiques. Plusieurs artisanes apprennent aussi le métier

après d'une connaissance, le plus souvent une voisine du village. Mais ces cas ne sont pas fréquents.

Au cours de la transmission par les femmes, les apprenantes doivent maîtriser les techniques de production d'objets liés à la vie domestique et aux activités commerciales. Il s'agit du colombinage, du creusage et de l'étirement de la motte d'argile (A. Haour et al., 2010, p. 20 ; E. Zangato, 2014, p. 23), permettant d'obtenir des marmites de petite, de moyenne et de grandes tailles, des assiettes plates, des bols et des bouteilles, lesquelles servent à préparer des repas, conserver des denrées et des liquides, vendre du vin local et servir à manger (R. Wafang, 2017, p. 105). Dans un ensemble de vingt artisans observés, trois seulement sont des hommes et l'on peut ainsi dire que la pratique céramique dans la région ici considérée, concerne majoritairement les femmes, comme c'est déjà le cas dans l'extrême Nord du Cameroun (O. Langlois, 2010, p 11).

La transmission du savoir-faire par les hommes concerne quelques familles des groupes ethniques *Yamba* et *Tikar*, le père géniteur ou le grand-père paternel étant connus comme les enseignants. En observant les types d'objets qu'ils produisent, l'on constate qu'il s'agit de ceux qui sont plus en usage dans la classe masculine, la classe dirigeante et dans des pratiques rituelles. On a donc des pipes royales, des pipes simples, des coupes à pieds et sans pieds, des statuettes anthropomorphes ou zoomorphes et des marmites rituelles, les techniques de fabrication étant l'étirement de la petite motte d'argile, et la sculpture.

Qu'on ait à faire à la transmission masculine ou féminine des connaissances céramique, les rites et les interdits restent invariables et scrupuleusement observés. Les interdits, notamment l'abstinence sexuelle, éviter de toucher aux œufs, à la noix de kola, à la poule, la veille de l'activité, constituent aussi des règles dont la transgression empiéterait le succès de l'ouvrage. Les rites constitués ici en comportements répétitifs, concernent les dons d'huile, de farine de maïs que font certains artisans à leurs ancêtres, ou des petits cadeaux, repas qu'on distribue aux petits enfants de la concession ou du quartier, ou encore des petites prières que d'autres artisans croyant en Dieu ou à Allah font la veille de l'activité.

L'apprentissage se déroulait dans les cours des concessions ou à l'arrière des maisons (la phase de la cuisson des récipients), à l'occasion d'une ou de plusieurs commandes venant de simples clients et de la chefferie ou encore à l'occasion de la fabrication d'objets à utiliser par les artisans eux-mêmes. L'apprenant faisait donc ses premiers pas, en participant d'abord à la production d'objets à utiliser à la maison, avant d'être admis à aider dans la fabrication d'objets devant être livrés.

2.3. La production métallurgique

Qu'il s'agisse de la métallurgie du fer ou du bronze, anciennement foisonnants (J. M. Essomba, 1988, p. 35 ; M. Elouga, 2014, p. 44 ; C. Tollo, 2015, p. 250 ; Belemel Banga, 2022, p. 209), le processus de transmission des savoirs, encore plus strict et fortement ritualisé, était connue comme une activité essentiellement masculine. Cependant, on y décèle une certaine place et même prépondérante, quoiqu'implicite, donnée à la femme. Cette dernière est en effet tenue d'aider dans la recherche et le transport des minerais, du combustible, ainsi que dans la construction du fourneau devant permettre l'élaboration et l'obtention du métal. Elle est ensuite interdite d'être présente lors de la réduction(élaboration) du minerai proprement dit, phase réservée exclusivement aux hommes. En effet, l'apprentissage de l'activité métallurgique ne concerne que l'élaboration du métal et sa transformation, n'incluant généralement pas les étapes préliminaires. Nous parlons de celles qui concernent les tâches citées ci-dessus, auxquelles participent les femmes.

Ce sont donc les jeunes garçons, appartenant à la famille des chefs et des forgerons, lesquels appartenaient aussi à la famille dirigeante, qui pouvaient apprendre le métier et le transmettre à leurs fils, de générations en générations. Si pendant la production du métal, la femme devait être absente, c'est parce qu'elle y était déjà représentée, à travers le fourneau qui symbolise son corps. Le creuset du fourneau par lequel entrent les tuyères, enfilés par les soufflets, représente en effet le vagin dans lequel entre le membre de l'homme pour féconder l'ovule. Le déroulement de la réduction symbolise ainsi le moment de l'accouplement aboutissant à la naissance d'un bébé, considéré dans la métallurgie endogène comme l'obtention de la loupe de fer. Les séances d'apprentissage se déroulaient dans les ateliers, les jeunes étant appelés à participer. Cette participation marquée par l'obéissance et la promptitude dans l'exécution des tâches : charger le minerai et le combustible dans le fourneau, contrôler la combustion, rendre compte au maître-fondeur, piétiner les soufflets à tour de rôle. Tout ceci s'opérait le plus souvent dans la nuit et l'apprenant devait être éveillé.

Les objets produits étaient divers, notamment les parures, accessoires d'apparat (bracelets, chevillères, colliers, sceptres, trônes et pipes), produits de la fonte du bronze à la cire perdue (M. Elouga, 2014, p. 44), et les outils de chasse, d'armement (lances, couteaux, flèches, poignards, boucliers) et d'agriculture (machette, houe, faucille), obtenus par élaboration et transformation du minerai de fer. Les repas d'ensemble, préparés par les mamans en quantité abondante, arrivaient dans les ateliers, transportés par chaque apprenant et suffisaient à la nutrition pendant la durée de travail.

En scrutant le contexte actuel, l'on se rend compte des avancées technologiques dans lesquelles la formation des apprenants suit des trajectoires apparemment sophistiquées et de plus en plus intégrante de la condition féminine.

Photo 1



Apprentissage de la production céramique (jeune fille assise à gauche) auprès d'une potière *Kwànja* (maman à droite entrain de transmettre par des signes de la main), à Bankim. Cliché : Wafang ruth, Bankim-Cameroun, 2015

Photo 2



Apprentissage de la métallurgie du bronze (jeune hommes assis) auprès des fondeurs *Ndi'i* (papas portants des bonnets entretenant la combustion) à N'gaoundéré. Chiché : Elouga Martin, N'gaoundéré-Cameroun, 2010

Photo 3



A gauche : Poterie *Mambila* avec motif « épi de maïs » et « collier »

Photo 4 :



A droite : Poterie *Yamba* avec motif « billons du champ ».
Cliché : Wafang Ruth, Bankim, 2015

Photo 5



Statue en bronze (princesse Tikar arborant des ornements), conservé au musée National du Cameroun. Cliché : Elouga Thibault, Yaoundé-Cameroun, 2017

Photo 6



Bracelet en Bronze. Cliché : Wafang Ruth, Nditam-Cameroun, 2020

3. Quelques facteurs à l'origine de la dégradation des savoirs et des modes endogènes de transmission des connaissances

Des enquêtes effectuées dans l'aire culturelle Tikar, font état d'une régression considérable des structures de production céramiques et métallurgique. Très peu parmi les descendants des familles de fondeurs ou de potiers pratiquent encore leurs savoir-faire, ce qui limite aussi la transmission des connaissances. Plusieurs facteurs, notamment la présence coloniale et les « améliorations » socioéconomiques au cours du temps, seraient à l'antipode de cette situation.

L'influence étrangère et la dynamique socioéconomique contemporaine

Si, comme le décrit J. Ki-Zerbo (cité par I. Yaméogo, 2021, p. 97), la fragilisation du système éducatif africain remonte aux époques de la traite négrière autour du XVe siècle, passant par la colonisation du XIXe siècle et aujourd'hui les accords de

coopération internationale, il faut revenir vers un exemple pour apprécier les tares de ce traumatisme. Les puissances coloniales, implantées au Cameroun à la fin du XIX siècle, ont institué le déplacement des populations de leurs sites initiaux d'implantation, vers les rues, créant ainsi, comme le démontrent D. Abwa (2013, p. 50) et Salamatou (2021, p. 243), le phénomène de « village-rue ». Les potiers et métallurgistes abandonnant leurs ateliers se retrouvaient ainsi dans de nouveaux espaces, et le plus souvent contraints à exercer de nouvelles activités, notamment la pratique de l'architecture coloniale, l'agriculture et le commerce. Dans l'aire culturelle Tikar par exemple, les Allemands et plus tard les Français, font montre d'un émerveillement face au *Keunloun*, « la technologie du Bronze à la cire perdue ». Cette activité, autrefois exercée par des particuliers de la chefferie, serait donc, sous leur influence, sorti des limites de la chefferie pour devenir une activité mercantile et même victime des actes de pillage (ELOUGA, inédit).

Même si la décolonisation et les phénomènes d'indépendance ont fait semblant de donner à l'Afrique le libre arbitre, il faut reconnaître que les coopérations internationales qui ont chronologiquement suivi, ont introduit de nouveaux styles de vie, de conceptions et d'habitudes visibles dans les dynamiques socioéconomiques, en cours. Dans l'aire *Tikar*, et partout ailleurs dans le pays, la jeunesse est quelque peu oisive, en matière d'occupation quotidienne. Quoiqu'ayant « fait l'école », elle ne se montre pas capable d'appliquer les connaissances modernes, acquises par les méthodes modernes, dans la résolution des problèmes présents. Ainsi, très peu ont un métier en relation avec la formation suivie et environ 70% pratiquent la petite mécanique ou encore conduisent les motocyclettes en longueur de journées, pour subvenir à leurs petits besoins. D'autres pratiquent l'agriculture de subsistance ou sont employés dans les scieries, et sur des comptoirs.

3. Transmission moderne des connaissances : constat de la rupture d'avec les savoirs et les pratiques endogènes

En se permettant de faire quelques constats que permet le système éducatif actuel, il faut d'emblée admettre qu'il a déculturalisé l'ensemble des apprenants, car représentant une sorte de fléau culturel et socioéconomique pour l'Afrique, moins adaptés aux besoins sociaux. Essayons ainsi d'apprécier le système moderne de transmission des savoir-faire céramique et métallurgique au Cameroun.

3.1. Les institutions d'ingénierie céramique

On compte plusieurs programmes de formation de jeunes dans les métiers de techniciens céramique, et même des industries de production d'objets. L'Institut de Formation Artistique (IFA) de Mbalmayo, la Mission de Promotion des Matériaux

Locaux (MIPROMALO) de Yaoundé, sont quelques exemples. Si la MIPROMALO appartenant à l'Etat est dirigé par un politique et bénéficie des partenariats techniques et financiers de l'Occident, L'IFA, d'obédience catholique, est coordonné par le centre de promotion sociale de Mbalmayo-Cameroun, mais appartient du Centro Oriento Educativo (COE), une ONG italienne, ayant pour but la « formation sociale et culturelle et intégrale » de l'homme (<https://www.excelafrica.com/2011.02.03.institut-de-formationartistique-de-mbalmayo-cameroun>). Ici, le premier cycle artistique, est spécialisé dans les décors, et le second cycle permet l'apprentissage de la peinture, de la sculpture et de la céramique, suivant les théories de la géométrie descriptive, de la philosophie contemporaine et de l'éducation visuelle. Les formateurs en mission, sont majoritairement des étrangers italiens ou chinois, assistés par de talentueux artistes locaux (quelques étudiants nationaux naturellement doués), dont l'habileté et la philosophie de travail semblent se soumettre à celles des organismes qui les ont cooptés. L'accès par les apprenants des deux sexes aux centres de formation est sélectif et se fait sur concours par les épreuves comportant dessins, français et mathématique. Les descentes de terrain permettent de constater que les outils et infrastructures d'apprentissage théorique (salle de classe, laboratoire, ordinateurs, etc.) s'arriment au contexte moderne. Mais quelques inconvénients, notamment l'absence notoire des matières premières (les terres argileuses) et leur importation d'autres espaces géographiques vers les centres posent à notre sensibilité, un handicap, celui de l'inaccessibilité des gisements. Par ailleurs, les produits céramiques issus des techniques du tournage et de l'engobage sous émail, sont constitués de vases de formes diverses et d'objets anthropomorphe et zoomorphe, ainsi que de carreaux à titre plus souvent décoratif. En observant les décors des productions, la lecture d'une certaine rupture entre des motifs endogènes, expression d'un langage lié au milieu naturel, à la croyance, aux activités, ou à d'autres représentations des groupes d'artisans, et ceux issus de la culture des promoteurs ou d'un espace africain peu précis, ou encore des habiletés plastiques des apprenants modernes.

Photo 7



Vase/coupe céramique décoré de la croix, inspiré du catholicisme.

Source :

<https://www.excelafrika.com/2011.02.03.institut-de-formationartistique-de-mbalmayo-cameroun;>

Planche 1



Objets décoratifs, à motifs « africains », selon les habiletés des jeunes artistes de la MIPROMALO-Cameroun.

3.2. Les institutions d'ingénierie sidérurgique

Contrairement aux instituts de formation céramique, visiblement plus investis dans une perspective académique, les organes engagés par la question métallurgique se montrent plutôt portés vers l'exploitation mercantile des gisements de fer, bauxite, or, cuivre, laiton, etc., et vers une industrie de récupération et de fabrication d'objets en bronze (foisonnant dans l'espace Bamoun). Au-delà de l'Institut des Recherches Géologiques et Minière (IRGM), du Ministère des Mines et du Développement Industriel et Technique, visible à travers plusieurs entreprises (Cameroon Metallurgy Welding qui forme les soudeurs, Allucam, entre autres), l'on ne dispose pas de réels centres ou de programmes de formation des jeunes camerounais dans la connaissance, l'exploitation des gisements, la transformation et le développement des mines. Les accords internationaux de coopération économiques et technologiques ouvrent ainsi la voie, depuis plusieurs décennies, à la seule investigation dans ce secteur des investisseurs étrangers, lesquels forment et recrutent les manœuvres et les techniciens au sein des entreprises sidérurgiques. L'on a du mal à croire que l'industrie d'élaboration de

transformation des métaux tels que le fer ou le bronze ont eu cours dans les espaces camerounais. Les enquêtes auprès des artisans locaux indiquent que les anciens métallurgistes avaient déjà emprunté la voie vers un développement qui tenait compte des organisations sociales et culturelles de leurs divers groupes d'appartenance.

4. Discussion

Pourquoi l'atteinte d'un développement qui tienne compte de l'identité culturelle africaine tend à demeurer un idéal et jamais à devenir une réalité ? Il faudra aborder cette préoccupation, au regard des données ci-dessus présentées, lesquelles font ressortir deux difficultés.

La première se rapporterait à la rupture de la jeune génération, constituée ici depuis la fin du dix-neuvième siècle, d'avec les savoir-faire endogènes, jadis accompagnés de savoirs et de savoir-être, encore en début de processus de déploiement vers un développement qui aurait pu, cent ans plus tard, être déjà quelque peu rayonnant. Nous n'avons que pris deux petits exemples, les productions céramique et métallurgique endogènes de l'aire culturelle *Tikar*, tandis que des secteurs pléthoriques sur lesquels nombre d'étudiants et de chercheurs historiens, archéologues, botanistes, sociologues ou linguistes ont déjà investigués, montrent une richesse inouïe des sociétés africaines et camerounaises. L'époque de la colonisation et actuellement de la coopération multidimensionnelle, apparaissent comme s'étant superposées sur la vie de ces sociétés, pour la remplacer par les connaissances occidentales dont nous ne savons pas si elles sont mal transférées ou mal assimilées.

La deuxième difficulté constatée ici, est celle de la transmission même de ces connaissances, pouvant être analysé sous deux angles. D'abord, qu'est-ce qui est transmis comme connaissances ? Quel est son contenu ? Sont-ce les savoirs, savoir-être et savoir-faire africain ou étranger ? La réponse est inéluctablement positive, car la fréquence reste élevée, quant au nombre de jeunes qui ne connaissent pas les productions matérielles (architecture, artisanat, etc.) et immatérielles (langues, proverbes, sagesses, etc.) de leurs groupes ethniques respectifs. Le mode de transmission des connaissances, vu ici sous le deuxième angle, ne saurait donc représenter un sujet sur lequel l'on peut s'appesantir, parce qu'en réalité, on ne saurait exiger un mode transmission de développement qui tienne compte l'identité culturelle d'un peuple, lorsque ce qui est transmis n'est la culture de ce peuple. Néanmoins, il importe de réfléchir pour en sortir des propositions de solutions.

S'il faut revenir au lieu de la rupture pour procéder à une soudure, cela suppose un recensement des données écrites, historiques et ethnographiques qui existent sur la vie manifeste des sociétés, jusqu'au moment où aurait commencé la dégradation. L'on pourrait bien, par ce moyen, prendre connaissance des nombreuses potentialités

disponibles que les groupes ascendants exploitaient déjà et que néanmoins, quelques rares conservateurs exploitent encore. Dans l'aire culturelle *Tikar*, même si très peu de potiers ou de métallurgistes sont encore aptes à pratiquer ces savoir-faire, beaucoup sont à mesure de conceptualiser les processus ou les chaînes opératoires de production. Rien n'empêche un réel investissement de l'Etat et des organismes chargés de l'éducation dans ces espaces pour une réappropriation et une réhabilitation de ces connaissances. Rien n'oblige les instituts de formation à s'agglutiner dans les métropoles, alors que les gisements et les artisans, spécialistes de ce qu'on prétend transmettre, se retrouvent dans les régions où ils se retrouvent. Si ceux qui transmettent le savoir-faire sont les produits de l'école occidentale, sanctionnés par l'obtention des diplômes d'ingénieurs, de Doctorat Ph.D, etc., rien ne démontre qu'ils sont plus aguerris à la formation dans un domaine de connaissance dont les contours matériels et immatériels sont maîtrisés par les « villageois ». Ces derniers ne sont-ils pas aussi des scientifiques ? La question exige qu'on s'attarde sur ce qu'on entend par « science », concept largement défini par les épistémologues (Bachelard, 1934 ; Piaget, 1967 ; Le Moigne, 1995 ; Grawitz, 2001). En résumant la science à une construction, non linéaire, une élaboration des différents sens que nous pouvons donner au monde et à notre finitude, Michel Blay (2017), semble admettre qu'à la base, mener une recherche en vue d'obtenir des informations, indépendamment du canevas méthodologique suivi, doit être perçu comme faire de la science. Si l'on aborde par ailleurs l'origine des connaissances telle que démontré par les positivistes, l'on voit l'expérience comme l'un des leviers majeurs dans la production de ces connaissances, or les potiers et fondeurs africains seraient inéluctablement passés par ce canal jonché d'essais et d'échecs, pour constituer leur savoir-faire. C'est donc eux qui devraient être les formateurs, leurs descendants, appuyés par les pouvoirs politiques en place, chargés de pérenniser, de développer et propulser les résultats. Un institut de production céramique située à *Bankim*, par exemple, peut être dirigé par les potières, lesquelles transmettraient les pratiques initiales (chaîne opératoire, symbolique, usage des termes locaux), devant être redéployées par leurs apprenantes, par le moyen de la recherche et de la coopération avec les autres spécialistes.

Parler de continuer le processus de développement céramique et métallurgique, signifie que ce processus avait déjà été enclenché, mais stoppé. Si aujourd'hui les vies socio-culturelles et économiques des puissances européennes et asiatiques font l'objet d'un grand émerveillement, ces vies ont bien sûr évoluées, partant des niveaux les plus bas et les plus artisanaux, en passant par des recherches et des améliorations vers des productions prestigieuses. Il n'est donc pas question qu'on greffe sur ce qui existe en Afrique depuis des millénaires ou des siècles et qui aurait pu être amélioré, ce qui ne permet ni d'avancer, ni de se maintenir l'identité culturelle des sociétés. L'exemple du secteur métallurgique et minier, dont les centres de recherches et les industries de transformation semblent être contrôlés par les investisseurs étrangers, montre que ces

derniers, conscients du potentiel minéralogique, l'exploitent pour alimenter le développement de leurs sociétés respectives.

Conclusion

La vision de développement socioéconomique dans laquelle l'Afrique est engagée reste une initiative louable. Mais il paraît que l'école moderne, encore taxée par J. Ki-Zerbo (1990) d'école exogène, en présence depuis l'ère de la colonisation, aurait non seulement modifié les canaux de la formation endogène, jadis en vigueur dans l'espace africain, mais aussi, elle tend à gommer l'histoire d'un développement qui était encore embryonnaire au moment du contact avec l'altérité. Ce qui, par exemple est connu comme étant de la « céramique ancienne » ou de la « métallurgie ancienne », représentent deux leviers dont la mise en œuvre des techniques de production d'objets et des modalités de transmission des connaissances nécessitent une reconnexion avec les efforts actuels de développement intellectuel ou scientifique. Cette reconnexion reste un défi à relever parce que la méconnaissance des savoirs faire et savoir être locaux, constituent des obstacles. Or, l'on constate une émergence des facultés d'arts et de culture dans lesquels bon nombre de travaux sur les communautés locales, leur histoire et mode de vie ont déjà été fait. A quand donc une réelle considération des résultats de ce type de recherche dans le processus de développement culturel et économique ?

Bibliographie

- ABWA Daniel, 2013. *Cameroun, Histoire d'un nationalisme 1884 à 1961*. Coéditions NENA/Editions Clé, Cameroun. 412 p.
- BACHELARD Gaston, 1934. *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris, Vrin. 288 p.
- BLAY Michel, 2017. *Critique de l'histoire des sciences*. CNRS Editions, Paris. 301 p.
- DOUNIAS Edmond, 2000, « Ecotone forêt-savane et systèmes agraires des Tikar du Haut Mbam ». In Servant Michel (Ed.), Servant-Vildary Simone (Ed.). *Dynamiques à long terme des écosystèmes forestiers intertropicaux*. Paris : IRD ; UNESCO, p.85-102.
- ELOUGA Martin, ROWLANDS Michael, et ROWLANDS S, 2004, *Projet archéologique Tikar*. Rapport scientifique des travaux de 2003 à 2004, Université de Yaoundé I. 107 p.
- ELOUGA Martin, 2007. « Archéologie du Haut et Moyen Mbam. Questions de recherches, perspectives théoriques et méthodologiques » in *Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines*. Vol 1, N° 7, Yaoundé, Université de Yaoundé, p. 65-80

- ELOUGA Martin, 2014, *Les Tikar du Cameroun central : ethnogenèse, culture et relation avec les voisins*, l'Harmattan, Paris, 300 p.
- ELOUGA Martin, Inédit. « Données ethnographiques sur la technologie du Bronze chez les *Tikar* ». (non paginé, inédit)
- ELOUGA Martin, 2017, *L'archéologie des interfaces*, L'Harmattan, Paris, 160 p.
- GOSSELAIN Olivier, 2002, *Poteries du Cameroun méridional : styles techniques et rapports à l'identité*, CRA Monographies, n°26, CNRS Editions, Paris, 254 p.
- GRAWITZ Madelaine, 2001. *Méthodes des sciences sociales*. Précis Dalloz, 11^e édition.
- KI-ZERBO Joseph, 1990, *Eduquer ou périr*. L'Harmattan, Paris, 140 p.
- HAOUR Anna., MANNING Katy, ARAZI Noemie, GOSSELAIN Olivier, GUEYE N.S., KEITA D., LIVINGSTONE SMITH Alexandre., MACDONALD K., MAYOR A., MCINTOSCH S., et VERNET R., 2010. *African pottery roulettes past and present : Techniques, Identification and distribution*. Oxbow Books, Oxford, UK. 444 p.
- LE MOIGNE Jean-Louis, 1995. *Les épistémologies constructivistes*. Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 128 p.
- PIAGET Jean Williams Fritz, 1967. *Logique et Connaissance Scientifique*. Encyclopédie de la Pléiade. Editions Gallimard, 1345p.
- RICE Prudence M., 1987, *Pottery analysis*. The University of Chicago Press, 559 p.
- SALAMATOU, 2021, *Étude des témoins de la présence allemande de 1884 à 1916. Une contribution à l'archéologie historique au Cameroun méridional*. Thèse de Doctorat Ph.D en archéologie, Université de Yaoundé 1, 409 p.
- SOPER Robert, 1985, « Roulette decoration on African pottery: Technical considerations, dating and distribution ». *African archaeological review*, p. 29-51
- WAFANG Ruth, 2017. *Dynamique des systèmes techniques dans la poterie du Haut et Moyen Mbam*, Mémoire de MASTER II, Université de Yaoundé I, 177 p.
- YAMEOGO Issaka, 2021, « De l'éthique de l'éducation en Afrique : sur les traces de Joseph Ki-Zerbo ». *Ethique minimale en éducation et en formation*. N°10, Les Dossiers du GREE, Hiver 2021, p. 94-107
- YOUTA Joseph Happi, 1998, *Arbres contre graminées : La lente invasion de la savane par la forêt au centre-Cameroun*. Thèse de Doctorat/PHD, Université de Paris-Sorbonne, 241 p.
- ZANGATO Etienne, et DESAULIEU Geoffroy, 2014. *Techniques et styles céramique dans la plaine tikar (Cameroun)*. Rapport de mission 1er-21 septembre 2013, ANR-DIFFCERAM, 87 p.

Webographie

- (<https://www.excelafrica.com/2011.02.03.institut-de-formationartistique-de-mbalmayo-cameroun>)